

Ce fut une bien belle fête !

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 36

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **2 fr. 00**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS, VOISINE...

De quoi aurai-je l'air ?...

De quoi vous auriez l'air, Voisine, si un beau jour, faisant la nique à la mode, vous suiviez vos propres goûts sans égards pour les siens ? Si vous ne portiez pas, pour lui plaire, des manches courtées en hiver et des cols hauts en été, si vous ne faisiez pas ceci — qui vous gêne ou vous déplaît — parce que cela se fait, si, enfin, vous jettiez aux orties les médiocres petites vanités de l'extérieur pour rechercher plutôt la jolie fierté d'avoir su conserver un intérieur, peut-être modeste, mais confortable parce que basé sur le bon sens et en accord avec le budget qui le régit ? De quoi vous auriez l'air, encore, si vous faisiez passer votre santé — et parfois celle de ceux qui vous entourent — avant des apparences inutiles et qui trompent à peine le public auquel vous sacrifiez tant d'heures précieuses et jusqu'à votre bien-être ? De quoi vous auriez l'air... mais, je pense, d'une femme intelligente, d'une femme libre, née dans un pays libre et qui prétend rester telle !

J'ai souvent pour compagne de route une personne de valeur qui pour des raisons d'hygiène, de santé, ne porte que rarement un chapeau, ayant la tête délicate, et toujours des toilettes d'une simplicité presque en désaccord avec sa situation sociale, car elle donne beaucoup et met en pratique des idées sociales très avancées, très élevées. Je n'ai jamais vu un sourire sur son passage ; une estime parfaite l'accueille en quelle circonstance que ce soit. Son indépendance, faite de dignité et de sincérité, me fait envie et je crois, voisine, qu'il y aurait pour nous un effort à faire de ce côté-là, particulièrement en ce temps qui se ressent encore des troubles de la grande guerre et où l'on va facilement d'un extrême à l'autre. Après tant de privations on s'est un peu grisé de facilités, de luxe et de plaisirs. Et, d'autre part, les brebis de nos troupeaux sont moins pressées de se suivre l'une l'autre que nous ne le sommes de nous imiter entre nous. Pourtant nous sommes autant de cœurs et de figures différentes, nous avons chacune des ressources et des aptitudes particulières... Voisine, les vendanges sont proches, que chacune récolte le fruit de la sienne, et le porte au pressoir tout droit et le vin sera bon.

De quoi vous aurez l'air de ne point regarder dans le seillon d'à côté, et de mener votre af-

faire toute seule, sans caquetages ni embarras?... mais d'une bonne vendangeuse... tout simplement ! L'Effeuilleuse.



ON TSACHAO

Ate que la tsasse que vâ recoumeinci. Hardi tsachão ! On va ein oùre dâi mouettâie de tsin, dâi débordenâie de pêtaïru et dâi : « Diabe m'einlêvâi se l'é pas manquâie ! » Et pu, dein lè cabaret, on va ein oùre racontâ de clliôu merâillio de tsachão. Vo séde que, de co-touma, sâvant bin racontâ et que lè brague l'ão cotant pas atant que lo fein lè z'annâie de chêtseresse.

Ion qu'ein savâi contâ et pas pou l'êtâi on certain coo de pê... (M'einlêvâi se vo vu dere de iô l'ire : vo n'âi pas fâyta d'ître tant courieu ! D'ailleu l'è Fridolin que m'a cein subyâ dein l'orolhie. L'è dan onna tota veretâbllia.) Clli coo de pê... (Na, vo lo deri pas) clli coo s'appelâve Cougnedzanlye et l'êtâi tsachão. On coup que bêvassâi quartetta avoué quauque z'ami, l'ão desâi dinse :

— On iâdzo, à boun'hâora, l'êtê braquâ ào câro d'on bou, ie vâio arrevâ onna lâvra que ve gnâi tot bounameint contre mè. L'âovro mon sat ein lo tegneint d'onna man, et pu de l'autra, ie fasé quemet se voliâvo rapertsî ouie, quemet on sâitâo avoué la manetta de la faux, et quand la bite l'a êtâ bin eimmodâie, adi tegneint mon sat de la man gautse, de la man drâte tserdzo mon pêtaïru et pu... rraou, onna débordounâie... vaitcê la lâvra dein mon sat. Pèsâve veingt-houit lèvre et nâo ceint gramme sein la pi. Adan mè vo peinsâ : « T'a bin meretâ de fêre lè dhi z'hâore ! » Prêgno ma botolhie po bâire onna golâie à glouglou, quand vaitcê on tsâmo (chamois) que m'arreve dessu. Vito on coup de fusi et vaitcê la bite que clliote et que sè fot bas : ma bâla lâi avâi trossa la piauta gautse de derrâi et travesâ l'orolhie drâte dâo mimo coup.

— Quemet cein sè pâo-te ? fâ quaucon.

— Faut vo dere que clli tsâmo, tot ein correint, s'êtâi grattâ l'orolhie drâte avoué sa piauta gautse justo ào momeint que ma bâla l'è arrevâie... Adan, à l'avi que mè tserdzivo cllia bite su mè z'épaule, vaitcê on pucheint sanliar (sanglier) qu'arrevâvo du lo coutset dâo créet ào dissime galop. L'âovressâi on mor quemet lo tunnet dâo Simplion et montrâvé dâi deint quemet dâi berle de fochão. Ne fêre n'ion ne dou ; mon fusi l'êtâi dêtserdzi, l'eimpougno la botolhie pê lo mandze et pu...

— Et pu, quaise-tê, dzanlyâo ! que fâ ion dâi bêviâo ein lâi eimpougneint lo brê drâi.

Cougnedzanlye s'arrîte onna menute et repoude :

— T'i onna sêrpeint, se te m'avâi pas rategnâ lo brê, mè rondzâi se ne tyâvo pas oncora clli sanliar avoué lo tyu de ma botolhie !

Marc à Louis.

CE FUT UNE BIEN BELLE FÊTE !

MAINTENANT, c'est décidé, nous n'aurons pas, à Lausanne, le prochain tir fédéral. Faut-il s'en affliger ou s'en féliciter ? On ne sait. Après tout, nous avons le Comptoir. Il est annuel, ça prend moins de place et c'est beaucoup moins bruyant. Contentons-nous de ça.

Mais cette question du Tir fédéral, revenant sur le tapis, nous a fait songer à celui de 1876, le dernier qui ait eu lieu à Lausanne. Voilà tout de suite cinquante ans. Comme le temps passe. Ce fut une bien belle fête ! Nous eûmes le privilège de la voir, même d'y participer un brin. Nous avions quinze ans, alors. Hélas ! où sont-ils nos quinze ans ? Nous étions un petit collègien, oh ! tout petit, petit, car aux exercices de cadets du mercredi après-midi, nous avions tant de peine à marcher au pas qu'on nous plaçait toujours en « file creuse ».

Ah ! ce Tir fédéral de Lausanne a laissé, en général, de bons souvenirs. Louis Ruchonnet en était le président. Dans son discours du jour officiel du Tir fédéral d'Aarau, il y a un mois, M. Chuard, président actuel de la Confédération, en a évoqué le souvenir.

« Je ne sais, chers Confédérés, a-t-il dit, si je me fais illusion, mais il me semble retrouver à ce Tir fédéral de 1924 quelque chose de l'esprit qui animait le premier auquel j'ai assisté, celui de 1876, à Lausanne, que présidait L. Ruchonnet, mon illustre concitoyen vaudois. Et il me sera permis, sans doute, de rappeler à cette occasion à nos confédérés argoviens un souvenir personnel qui me paraît avoir sa place dans cette cérémonie.

» A la journée officielle du Tir fédéral de Lausanne assistait, comme président de la Confédération, votre grand concitoyen, qui fut aussi un des grands magistrats de notre pays, Emile Welti, auquel j'eus l'honneur de serrer la main, présenté par mon père, le colonel J.-L. Chuard, un de ses amis et camarades militaires.

» J'ai entendu son discours à la tribune officielle, et je me souviens des paroles élevées qu'il consacrait aux événements récents, en exprimant à la fois son respect des décisions populaires, et sa tristesse au sujet des plus récentes. Il s'agissait du premier exercice du droit de referendum et du rejet de lois fédérales auquel il avait abouti.

» Aujourd'hui, chers confédérés argoviens, et par le libre jeu de nos institutions, c'est un Vaudois qui vient vous rappeler le nom du grand homme d'Etat que vous avez donné à la Confédération, de celui qui, avec le général Hans Herzog, Argovien lui aussi, chef militaire aimé et respecté de tout un peuple, a préparé l'organisation militaire encore en vigueur aujourd'hui dans ses lignes principales, l'organisation grâce à laquelle, avec l'aide de la Providence divine, l'armée suisse a pu, en quelques jours, couvrir nos frontières et les protéger durant la formidable guerre qui sévissait autour de nous.

» Le président Emile Welti exprimait à Lausanne, en 1876, avec son respect de la volonté populaire, sa tristesse au sujet du résultat négatif, conséquence du premier exercice du referendum, des votations qui se succédèrent après la

mise en vigueur de la constitution de 1874. L'histoire se répète, chers confédérés, et le Vaudois qui a aujourd'hui le grand honneur de parler ici au nom du Conseil fédéral pourrait se servir des paroles mêmes de son illustre prédécesseur, etc. »

Nous sera-t-il permis d'évoquer aussi quelques souvenirs personnels ? Oh ! rassurez-vous, ils n'ont rien de politique.

Les derniers jours qui précédèrent le tir, il soufflait une bise très forte. Le drapeau fédéral qu'on avait hissé au clocher de la Cathédrale, violemment secoué, s'était déchiré, mais il tenait bon. Nous suivions cette lutte de notre classe du Collège, à la Cité, tout en écrivant une version latine. Notre professeur, c'était Charles Vulliëmoz, auteur du livre « Les derniers Vaudois », suivait, lui aussi, le conflit de la bise et du drapeau. Tout-à-coup, il s'en va au tableau noir, saisit la craie et écrit :

Battu par la tempête,
En proie aux aquilons,
Notre drapeau répète :
« Tant pis, nous maintiendrons ! »

Il fut vaincu, hélas ! le pauvre drapeau, et si nos souvenirs sont fidèles, il fut arraché et tomba dans la rue St-Etienne. On en mit un autre.

La ville était admirablement parée : drapeaux, tentures, guirlandes, à profusion ; partout des arcs de triomphe ; dans quelques rues, on avait planté, en bordure des trottoirs, des sapins descendus des forêts de la ville. La foule était énorme et la circulation intense, particulièrement les dimanches et le jeudi officiel.

La place de la Riponne était ornée d'un très grand jet d'eau, qui en occupait tout le centre et dont la colonne liquide dépassait en hauteur le faite du Musée Arlaud. Au moment où le cortège d'ouverture débouchait de la rue Madeleine le jet d'eau s'élança dans l'air, salué par les acclamations de la foule.

La veille de l'ouverture, la bannière fédérale nous avait été apportée par le Comité du tir précédent, qui avait eu lieu à St-Gall. La délégation de cette ville était logée à l'Hôtel Gibbon.

Pour le tir fédéral, on avait reconstitué la Musique militaire de Lausanne, qui s'était dissoute quelques années avant. La direction en avait été confiée à M. le professeur Henri Gerber. Ce corps de musique, réformé en quelque sorte, au pied levé, avait naturellement un répertoire très sommaire. Nous nous souvenons qu'au grand cortège d'ouverture, auquel nous avons pris part comme cadet, nous étions placés droit devant la dite musique. Or, de Montbenon à Beaulieu, en traversant toute la ville, ces musiciens, toutes les fois que c'était leur tour de jouer, répétaient le même morceau : Ta, tata, ta, ta, tata, ta, tata, etc.

Pour les concerts à la cantine on avait engagé la musique de Constance. Elle fit fureur avec la « Trompette de Säckingen », qui mettait en vedette un piston merveilleux.

Quand les participants au cortège d'ouverture arrivèrent à Beaulieu, la sueur au front, il faisait chaud. On nous rangea, nous, les cadets, devant la cantine, de sorte que nous n'apercevions et n'entendions rien de la cérémonie de la remise de la bannière, qui se passait devant le pavillon des prix, assez éloigné. Nous avions chaud, nous aussi, et nous avions soif, nous aussi. Soit oublié, soit décision prise en haut lieu, on ne nous offrit rien. La cérémonie terminée : « Garde à vous... fixe ! Portez... arme ! En avant... arche ! » Nous allions reporter les fusils au Collège, à la Cité. Nous nous souvenons que nous l'avions trouvée mauvaise. Notre ardeur patriotique, car nous en avions alors, méritait mieux que ça.

Le jeudi officiel, il y eut, le soir, illumination de la ville. C'était superbe. Malheureusement, la gaité générale fut gâtée par un incendie, qui détruisit, à la rue de l'Ale, la chétive maison de deux bons vieux, qui, pour en masquer la vétusté, en avaient tapissé la façade de sapin, piqué de fleurs multicolores en papier. Le cortège

d'ouverture avait applaudi, au passage, ces deux bons vieux, qui, le chef branlant, le regardaient de leur fenêtre. Ils faisaient penser aux « Vieux » d'Alphonse Daudet.

Le dernier dimanche, nous eûmes, l'après-midi, la visite d'une société de musique de Lyon. Elle donna à la cantine un fort beau concert, dont elle affecta la recette nette aux victimes de l'incendie, tout récent, d'Albeuve. Il y avait grande affluence et nos excellents voisins furent chaleureusement applaudis.

Mais toute bonne chose a une fin. Le lundi, jour de clôture, il pleuvait. Il y eut, à la cantine, un banquet quelque peu mélancolique, au début, mais qui, nos bons crus aidant, s'égaya graduellement. Il y avait même, à la fin, des gaités quelque peu exubérantes.

Un cortège se forma pour aller porter la bannière fédérale chez Louis Ruchonnet, qui habitait l'ancien hôtel de la Banque cantonale, rue St-Pierre. Les membres des comités avaient presque tous à la main ou au chapeau des épis, provenant de la décoration de la tribune de la cantine.

Dans la cour de la Banque, sous les parapluies, les verres circulaient ; c'était le coup de la fin. Louis Ruchonnet prononça une éloquente allocution et déclara terminé le Tir fédéral de Lausanne. Mais quand il eut tout dit, comme il restait encore un peu de vins dans les bouteilles, Charles Vulliëmoz, dont nous avons déjà parlé plus haut, saisissant les épis que portait son voisin et s'en inspirant, fit, avec la chaleur qui lui était coutumière, une vibrante improvisation. Tout le monde s'embrassait.

Ce fut vraiment une bien belle fête ! J. M.

LA CHANSON DE L'OIE

UN de nos lecteurs du Brassus nous adresse la chanson que voici, qui a un intérêt plutôt local. Les vers n'en sont pas impeccables, mais peut-être n'en amusera-t-elle pas moins nos lecteurs de La Vallée, à qui elle rappellera sans doute une joyeuse et comique aventure.

Vers 1850, quelques fins becs du Brassus ayant reçu une oie, la confièrent, pour l'apprêter, à un cordon bleu de l'époque.

Pendant qu'elle mijotait, elle fut subtilisée par un citoyen qui, aux surnoms de *Sans-doute* et de la *Providence*, joignit bientôt celui de *l'Oie*.

A la suite de cet exploit, les frères Meylan, du Crêt-des-Lecoultré, composèrent la chanson suivante qui, malgré ses rimes bien imparfaites, connut chez nous, une grande vogue :

*C'était un jour, près de Noël
Louis alla dans la forêt.*

Il dit à son épouse

Eh bien !

Je reviendrai sans doute

Vous m'entendez bien.

En revenant de la forêt

Louis passa par le Piguet

Il sentit la fumée

Eh bien !

Qui embaumait la contrée

Vous m'entendez bien.

Il entre chez Constant Piguet

Où il demanda un quartet

Du pain et du fromage

Eh bien !

En attendant sa proie

Vous m'entendez bien.

Tous ces Messieurs sont assemblés

Dans la salle des canapés.

Ils tirent la sonnette

Eh bien !

Pour appeler Georgette

Vous m'entendez bien.

Georgette gagne l'escalier.

Louis s'approche du foyer.

Il se saisit de l'oie

Eh bien !

*Et l'emporte avec joie !
Vous m'entendez bien.*

*Près de la scie à Bagadé
Des châtaignes on a retrouvé
La sauce dispersée*

Eh bien !

Le long de la rivière

Vous m'entendez bien.

*Un oiseau d'une autre façon¹
Vint réprimander le larron :*

— Je suis la Providence

Eh bien !

Craignez donc ma vengeance !

Vous m'entendez bien.

Et plus tard on a discuté

La peine à lui infliger :

Trois mois dans sa tanière

Eh bien !

En pleurs et en prière

Vous m'entendez bien.

¹ Allusion à un autre sobriquet.

PAS SI FOU QU'IL EN A L'AIR

REQUENTEZ-VOUS les médecins, pis encore les médecins-aliénistes ? Non ? Tant mieux pour vous ! Je ne connais pas de société plus propre à nous faire douter de notre pauvre jugement.

Pour les psychiatres, l'humanité est une collection de nerveux, de névrosés, de neurasthéniques, d'anormaux, d'originaux, de piqués, de dégénérés et de demi-fous. Quant aux autres, les normaux, tout-à-fait normaux, il paraît y en avoir si peu que ce serait faire preuve de bien de la prétention que de vouloir faire partie de cette infime catégorie. Ceci dit, faites votre choix, mes frères !

Mais au fait, est-ce si facile de différencier les fous de ceux qui ne le sont pas ? On en pourrait douter à lire l'anecdote suivante que nous trouvons dans le *Figaro* de 1877 et dont nous lui laissons la responsabilité du nom :

Une certain docteur T..., affligé d'une monomanie assez grave pour qu'on eût jugé opportun de le confier aux soins d'un médecin aliéniste, aurait été, sur la prière de sa famille, amené en voiture dans la maison du Dr Blanche, sous la conduite d'un ami dévoué, M. le Duc d'Audiffret-Pâsquier ; président du Sénat et de deux autres personnages. Durant le trajet, M. d'Audiffret-Pâsquier, vivement ému par une discussion politique, se laissa envahir par une animation qui n'était point encore dissipée en arrivant à destination.

On se présenta devant le Docteur qui était prévenu de la visite, mais ne connaissait aucun des assistants. Son futur pensionnaire était d'un calme parfait et causait avec une désinvolture charmante, tandis que le duc d'Audiffret-Pâsquier parcourait le salon à grand pas en continuant sa diatribe. L'aliéniste le suivait de l'œil, et avec cette habileté que donne une longue expérience, il accapara ce visiteur, l'isola, l'emmena doucement dans une chambre séparée et donnant un tour de clef l'enferma.

Les autres personnes s'étaient dispersées. M. T., après avoir tranquillement lorgné les tableaux s'était glissé dans le jardin, et, ayant hélé une voiture avait regagné Paris. Ses compagnons ne le voyant plus, croyant l'expédition terminée avaient disparu de leur côté.

Lorsque le docteur revint vers son pseudo-malade, il se trouva en présence d'un homme exaspéré qui lui demanda compte d'un pareil procédé.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit-il.

— D'abord je ne suis pas votre ami ! Que signifie cette séquestration.

— Voyons, pas de nerfs, cela ne vous vaut rien !

— Savez-vous que je suis le duc d'Audiffret-Pâsquier ?

— Allons, soyez sage, ou sinon...

— Sinon, quoi ?...

Alors la colère du président du Sénat ne con-